Retrouver ce titre sur Numilog.com

Jean-Paul Picaper

Documents d'Histoire

Sur la trace des trésors nazis

L'or, la mort et la mémoire

Tallandier

Retrouver ce titre sur Numilog.com

024635798

93

SUR LA TRACE DES TRÉSORS NAZIS

8
D1
8000 - 19955

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Retrouver ce titre sur Numilog.com

JEAN-PAUL PICAPER

SUR LA TRACE DES TRÉSORS NAZIS

L'OR, LA MORT ET LA MÉMOIRE

TALLANDIER

Retrouver ce titre sur Numilog.com

DL- 20 07 1999 31716

DU MÊME AUTEUR

En Allemagne

Kommunikation und Propaganda in der DDR (1998), Éditions Bonn Aktuell, Stuttgart.
DDR-Bild im Wandel (1982), Éditions Colloqium Verlag, Berlin.
Ist die deutsche Frage aktuell ? (1985), Éditions Colloqium Verlag, Berlin.
Für ein Deutschland in der Zukunft (1986), Éditions Colloqium Verlag. Berlin.

En France

Vers le IV^e Reich (1983), Éditions La Table Ronde, Paris.
Le Pont Invisible – Ces radios que l'Est veut réduire au silence (1986), Éditions Plon, Paris.
Ces Allemands si tranquilles (1988), Éditions Plon, Paris.
Mémoires d'Europe – Entretiens avec Otto de Habsbourg (1994). Préface d'Alain Lamassoure, ministre des Affaires européennes, Éditions Critérion, Paris.
Greenpeace ou l'écologie l'an vert (1995), Éditions Odilon Média, Paris.
Helmut Kohl (1996), en collaboration avec Karl Hugo Pruys, Éditions Fayard, Paris.

© Éditions Tallandier, 1998
25, bd Malesherbes – 75008 Paris
ISBN : 2-235-02202-2

BnF PHS

Retrouver ce titre sur Numilog.com

L'iniquité est capable de s'emparer de la quantité, mais jamais le mal ne mènera son entreprise à bon port. Ne te livre pas à une machination contre l'espèce humaine, car les dieux châtient pareil agissement...

Extrait des maximes
du sage Ptah-hotep (Égypte ancienne).

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Retrouver ce titre sur Numilog.com

PREMIÈRE PARTIE

Merkers ou la descente en enfer

Commémorations

Avril 1945. Le III[e] Reich n'a pas encore capitulé et les troupes américaines viennent d'entrer en Thuringe. Elles ne vont rester que quelques mois dans cette province au cœur de l'Allemagne, à mi-chemin entre Francfort et Berlin. Car Roosevelt veut respecter à la lettre le partage territorial que lui a arraché Staline. Il est prévu qu'il rétrocédera la Thuringe aux Soviétiques. Mais cette incursion dans une région que, somme toute, ils auraient pu garder et qu'on leur a reproché d'avoir quittée, va permettre aux Américains de mettre la main sur un fabuleux pactole : l'or maudit des SS, dérobé aux juifs assassinés.

Très jeune enfant encore, j'avais contemplé moi aussi des biens volés par l'ennemi. Cela devait être au cours de l'été 1944. Mon père et ses amis maquisards étaient allés récupérer des camions de la Milice bourrés de couvertures, de conserves, de vêtements, d'équipements divers et d'armes. Ce spectacle fut pour nous aussi stupéfiant que l'or des nazis s'étalant devant les soldats américains. Une chose que même un enfant n'oublie pas. Les complices de l'occupant avaient préparé leur départ, mais, pris de court par la Libération, ils avaient fui, abandonnant armes et bagages.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Et me voici en Basse-Saxe, le 15 avril 1995. Un cantor entonne le kaddish, la prière juive des morts, au pied du mémorial de Bergen-Belsen, en présence de Helmut Kohl, de Gerhard Schröder, du président de la République fédérale Roman Herzog et de nombreux représentants de la classe politique allemande. Des personnalités et des diplomates israéliens et étrangers sont venus. Des survivants aussi, de partout, Hollande, France, Israël et Allemagne. À côté de moi des officiers de la Bundeswehr se sont découverts.

Leur uniforme anthracite est l'antithèse discrète de ceux que portaient les SS de Himmler et leurs sosies de RDA, les Grepos d'Erich Honecker, taillés pour en imposer. Dans l'armée de la démocratie allemande, l'esprit aussi a profondément changé. Ces militaires ont défilé le 14 Juillet 1994 sur les Champs-Élysées, en frères d'armes des nôtres. Et, en 1998, à l'initiative de Volker Rühe, ministre de la Défense, un groupe d'élèves officiers allemands a enfin accompli un premier séjour d'information dans l'armée israélienne que l'on dit être la meilleure du monde.

Sous le ciel clair, un léger vent printanier souffle sur cette foule réunie au pied de l'obélisque du souvenir. La brise frôle les allées bétonnées et le Mur des lamentations jonché, ce jour, de gerbes et de fleurs. Elle se faufile entre les tumuli où gisent les restes de milliers de morts anonymes. L'assistance est extrêmement silencieuse et recueillie. Au loin, la forêt de bouleaux de l'Europe du Nord brille sous le soleil.

Quelque part dans cette terre de Bergen-Belsen reposent les ossements de la petite Anne Frank. Des milliers d'élèves allemands, dans les années cinquante et soixante, ont lu son journal intime, rédigé sur un cahier d'écolière dans la cachette de Hollande où la Gestapo est venue la chercher pour mourir. Ici fut internée également Francine Christophe, une Française juive dont je viens de faire la connaissance. Après avoir lu son livre intitulé *Une petite fille privilégiée* où elle a consigné ses souvenirs de Paris occupée, de Drancy et de Bergen-Belsen, je l'appelle l'« Anne Frank française ». Mais elle, par miracle, a survécu.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Dommage, pour les punir, que les adeptes de Hitler, les spadassins et assassins du IIIe Reich – et non les nazillons minables d'aujourd'hui –, n'aient pas vu l'Allemagne prendre le contrepied de leur funeste doctrine ! Et magnifiquement réussir sa démocratie ! Et s'apercevoir qu'en servant la paix, la tolérance et le compromis, la République fédérale d'Allemagne est devenue plus prospère et plus puissante que leur arrogant Reich millénaire ! Premiers responsables, les Allemands ont fait leur *mea culpa* comme aucun autre peuple en Europe et la plupart d'entre eux vomissent le nazisme et tous les totalitarismes.

Le président Roman Herzog prend alors la parole. Il s'adresse aussi à la jeunesse de son pays et à la jeunesse d'Europe. Vers la fin de son allocution, ce professeur de droit et ancien président du Tribunal constitutionnel délivre un avertissement inattendu. Il ne faut pas imaginer, dit-il en substance, que nous vivrons désormais dans un monde sans menaces. Le IIIe Reich a disparu corps et biens, heureusement, et l'histoire ne se répète pas telle quelle. Mais le totalitarisme pourrait prendre des formes que nous n'imaginons pas encore. N'oublions pas, restons vigilants.

Le président du Pen-Club allemand, Carl Amery, est parti en guerre dans un livre récent contre l'idée reçue selon laquelle Hitler fut un accident de l'histoire, une rupture fortuite à notre époque de progrès et d'humanisation des mœurs. Ainsi le nazisme reste-t-il inexplicable, écrit cet auteur, parce qu'il passe pour échapper aux formes de pensée traditionnelles de notre culture euratlantique, héritière de la Renaissance et du mouvement des Lumières. Pourtant, selon lui, cette négation agressive de la civilisation et cette rechute dans la plus obscure barbarie qui s'appela IIIe Reich, étaient le signe avant-coureur de notre avenir.

On s'étonne souvent qu'un régime aussi monstrueux ait pu germer sur l'humus de l'humanisme allemand. Obsédé d'espace vital, d'autarcie et de purification ethnique, l'hitlérisme fut pourtant le premier à poser la question de la sur-

Retrouver ce titre sur Numilog.com

vie des Européens en termes de concurrence dans un monde aux ressources limitées et menacé de surpopulation. Il va sans dire que ses solutions violentes et explosives furent les plus pernicieuses. Mais, sans suivre Amery jusqu'au bout de ses extrapolations, on doit lui savoir gré d'avoir tenté d'expliquer ce paradoxe. N'était-il pas logique que ces questions aient été posées en Allemagne, pays technologiquement le plus avancé et intellectuellement le plus précoce, mais psychologiquement le plus frustré et matériellement le plus bouleversé de l'Europe des années trente ?

Sur l'arrière-plan du XX^e^ siècle, il faut concevoir des solutions aux problèmes de l'aube du XXI^e^ siècle, mais sans retomber dans l'ornière du totalitarisme et de la coercition. Retenons l'avertissement et sachons barrer la route, cette fois, aux profiteurs des crises.

Au tournant de l'an 2000, l'histoire repasse devant nos yeux, fleuve noir, large et profond et incommensurable. Au fond de son lit repose l'or et il roule le sang de millions de morts. Les trésors cachés tachés de sang ont toujours fasciné l'homme. Mais le livre dont la première page fut ouverte à Merkers en 1945, dépasse en horreur les récits de pirates et de brigands. Ses acteurs, les responsables nazis, furent des gangsters d'une envergure démoniaque. Après plus d'un demi-siècle, l'or de Merkers éclaire une tragédie sans équivalent historique.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

I

L'OR

La nuit tombe, ce 4 avril 1945, sur la petite ville thuringienne de Merkers. Normalement, les rues devraient être désertes, le couvre-feu a été décrété. Un groupe d'officiers américains qui retourne à ses cantonnements croise pourtant deux jeunes femmes. Ils les questionnent et l'une d'elles explique dans un anglais hésitant que son amie va accoucher et qu'elles sont à la recherche d'un médecin. Les militaires les mènent à leur clinique et la conversation se poursuit entre l'Allemande et les occupants.

Ceux-ci veulent savoir comment la population allemande a vécu les derniers jours de la guerre et si des nazis sont embusqués quelque part. C'était à ce moment-là la grande crainte des Alliés. Elle s'avéra vaine, heureusement. La jeune femme parle d'abondance et mentionne incidemment que des convois de camions sont venus, avec des officiers SS et des messieurs en civil, peut-être des hommes de la Gestapo, des figures importantes du parti nazi. Elle ignore le pourquoi de ces allées et venues.

La dictature avait ses secrets, qu'il valait mieux ignorer. Ce qui n'empêchait pas la population de scruter ses faits et gestes. Puis on appliquait ses mains sur les yeux, les oreilles et la bouche, ni vu, ni connu et motus. On aurait pu payer de sa liberté ou de sa vie d'avoir vu ou entendu l'indicible.

Mais, à présent, les langues se délient. La femme relate enfin que la rumeur fait état d'un trésor caché dans la

Retrouver ce titre sur Numilog.com

région. Un trésor des nazis ? Était-ce l'objet de cette « action nuit et brouillard » qu'elle a observée ? Elle sait seulement que des prisonniers de guerre ont aidé à transférer des caisses et des sacs dans une cache, non loin de la ville. On se met fébrilement à la recherche d'ex-PG, de prisonniers libérés.

Questionnés, ils guident les militaires vers la cachette, une ancienne mine de sel thuringienne. Le 6 avril 1945, les militaires américains percent un trou dans l'entrée murée de la mine de Merkers et pénètrent dans une vraie caverne d'Ali Baba. On recensa dans la mine 220 tonnes d'or, une énorme fortune ! C'était comme dans ces dénouements de contes orientaux, quand le héros finit par dénicher les coffres de pierres précieuses, et que joyaux et deniers d'or gisent à ses pieds, entourés d'œuvres d'art d'une exquise facture.

Alors que les Russes marchaient sur Berlin en 1945, le président de la Reichsbank, Walther Funk, avait donné l'ordre de transférer ses réserves d'or dans cette mine du massif de la Rhön. Il y avait aussi des tableaux de grande valeur, dont un Manet, volés par les SS à leurs propriétaires dans les pays occupés. Et, enfin, les livres de compte où Albert Thoms, responsable de la division des métaux précieux de la Reichsbank, avait consigné les livraisons d'or et de bijoux collectés sur les détenus des camps de concentration. Ces richesses étaient répertoriées sous le nom de code « Melmer », patronyme dont on apprendra plus tard la signification, et déposées sur un compte au nom fictif de « Max Heiliger ». Les carnets de Melmer, le convoyeur de l'or des camps, étaient également dans la mine.

Des photos historiques montrent les GI, ébahis devant les 8 000 lingots d'or enfermés dans 207 conteneurs et sacs, devant les caisses et valises de bijoux, alliances, montres, étuis à cigarettes, montures de lunettes en or, gobelets ou chandeliers rituels, mais aussi, par centaines de kilos, de couronnes et dents en or ou en alliages de métaux

Retrouver ce titre sur Numilog.com

précieux que les SS avaient prélevés sur les morts des camps de concentration. Un reporter relata à l'époque : « Aucun soldat n'avait jamais vu rien de tel. Ils firent un rapport à leur général en chef et le 12 avril, Dwight Eisenhower inspecta le dépôt. Il ne trouva rien d'autre à dire que : "Jésus-Christ !". »

En 1945, sans la présence de l'or, les Américains n'auraient peut-être pas saisi la portée de leur découverte. Ils comprirent qu'ils venaient de lever le voile sur un des secrets les mieux gardés du régime hitlérien, une *geheime Reichssache*. Les semaines suivantes, les Alliés trouvèrent encore d'autres caches de métal précieux en Allemagne. Mais aucune n'était aussi importante que celle de Merkers. Les responsables politiques savaient déjà, par ailleurs, que l'or, pour l'essentiel, n'était pas resté en Allemagne.

Le désir de « faire de l'or » fut toujours une des grandes tentations de l'humanité. Et le vieux rêve médiéval des alchimistes apparaît encore dans le *Faust* de Johann Wolfgang von Goethe, mais aussi dans *L'Or du Rhin* de Richard Wagner où un affreux gnome – dans lequel l'exégèse a vu parfois la caricature déjà pré-nazie du juif – garde un trésor caché au fond du fleuve allemand.

Mais pourquoi les nazis avaient-ils accumulé tout cet or ? L'attrait magique du métal précieux remontait aux sources de leur mouvement. N'oublions pas que le nazisme n'était qu'une secte politique qui était parvenue à s'emparer du pouvoir d'État. Le mouvement national-socialiste était lié à ses débuts à des sociétés secrètes. L'ordre noir à tête de mort des SS en avait les caractéristiques. Son chef, Heinrich Himmler, fit chercher le plus sérieusement du monde, jusque dans le midi de la France occupée, l'or du Saint-Graal par des hommes de confiance.

La soif de richesse des nationaux-socialistes s'était affirmée dès 1936, quand se précisa dans l'entourage de Hitler l'objectif numéro un de son régime, la militarisation à outrance. Mais dans les années vingt déjà, alors qu'elle

Retrouver ce titre sur Numilog.com

était exsangue, à genoux, et – pire aux yeux des nazis – partiellement occupée et désarmée, l'Allemagne avait manqué cruellement d'or pour payer sa dette de guerre. Aussi n'était-il pas étonnant que les nazis fussent devenus des « accros » de l'or, comme on dirait aujourd'hui.

Le mouvement nazi s'était coagulé au tout début des années vingt, d'abord en Autriche puis en Allemagne, favorisé par le traité de Versailles qui étranglait économiquement l'empire défunt des Hohenzollern, et celui de Trianon qui démembrait la monarchie séculaire des Habsbourg. Le désir de revanche qui germa dans l'extrême droite allemande ne visait pas seulement à la reconquête territoriale, mais aussi à la reconstitution des richesses perdues. Rappelons qu'à l'époque, la plupart des monnaies étaient indexées sur l'or, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui, et qu'on pouvait obtenir des *bank-notes* étrangères contre des lingots d'or. L'or et les armes, telle était donc l'association sur laquelle les nazis avaient juré d'asseoir leur « Reich millénaire ».

Mais en 1937, le président de la Reichsbank et ministre de l'Économie du Reich, Hjalmar Schacht, avertissait le gouvernement que les réserves en devises et en or étaient épuisées et qu'on ne pouvait continuer à tirer des chèques en blanc sur la relance industrielle et l'industrie des armements. Si l'on fabrique des biens et paie des salaires, il faut aussi créer du pouvoir d'achat, estimait Schacht en économiste.

Mais il sous-estimait la volonté des nazis de transgresser les lois de l'offre et de la demande. Comme bien d'autres, il n'avait pas encore compris la vraie nature du régime d'Adolf Hitler. Ce qui lui valut de perdre son poste, d'être remplacé par un nazi fanatique, Walther Funk, et de finir la guerre dans un camp de concentration, en raison de ses accointances avec les auteurs du coup d'État manqué contre Hitler le 20 juillet 1944.

Le régime avait poussé l'autarcie jusqu'aux limites du possible. Mais il n'aurait pu à la longue faire tourner sa

Retrouver ce titre sur Numilog.com

machine industrielle sans procéder à des emplettes sur les marchés extérieurs.

Quand Funk donna à son tour l'alerte en 1939, en indiquant que les réserves d'or de la Reichsbank étaient vides, il n'y avait d'autre issue que d'ouvrir les hostilités pour aller prendre l'or là où il y en avait.

C'est-à-dire hors d'Allemagne et d'Autriche où l'on avait déjà fait main basse sur les biens des « ennemis du peuple », essentiellement juifs. Il fallait lancer la Wehrmacht à la conquête d'autres pays où exploiter d'autres gisements de richesse. Encore les nazis devaient-ils conserver quelques plaques tournantes en état de fonctionner pour écouler ce bien mal acquis contre des devises, car, l'ouverture des hostilités allait rendre le Reichsmark inconvertible. Il l'était déjà *de facto* depuis janvier 1937 quand la Reichsbank avait déclaré que la vieille règle de la couverture en or de la monnaie « avait perdu sa validité et que le Reichsmark pouvait devenir une monnaie opérationnelle ».

Si l'on voulait absolument se procurer des devises, il fallait passer par les pays neutres, transformés en véritables « pompes à finances », c'est-à-dire en ateliers susceptibles de fournir contre de l'or des devises avec lesquelles on pourrait acheter sur les marchés mondiaux des produits indispensables. L'or volé changeait donc en majeure partie de forme, transmué en billets de banque et en matériel de guerre. Le franc suisse était devenu le moyen de paiement externe du Reich. La mine de Merkers et les autres dépôts ne recélaient plus que les stocks qu'on n'avait pas eu le temps d'écouler hors des frontières ou qui étaient destinés à consolider les réserves de la Reichsbank et des banques allemandes. Le reste sommeillait dans des chambres fortes de pays neutres d'Europe et circulait sur d'autres continents après avoir changé de propriétaire. Il était clair que les nazis n'avaient pas ramassé tout cet or pour le thésauriser.

Quels pays avaient bien pu servir d'intermédiaires aux nazis pour leur équation triangulaire « or allemand = devises

Retrouver ce titre sur Numilog.com

étrangères = produits stratégiques » ? Le Japon et l'Italie formaient l'Axe avec l'Allemagne, mais avaient leur propre effort de guerre à soutenir. La Suisse, la Suède, l'Espagne, le Portugal, la Roumanie et la Turquie n'étaient pas en conflit avec Berlin et ne guerroyaient pas. Et très loin, mais pas hors de portée des sous-marins allemands, l'Argentine, avec son importante colonie allemande, était un pays ami. Seulement, la plupart de ces nations n'avaient pas un poids économique et financier suffisant pour servir d'auxiliaires efficaces au IIIe Reich. Ce furent donc, par la force des choses, la Suisse surtout et la Suède subsidiairement, qui durent entrer dans son jeu.

En 1939, l'or allemand arrivait en Suisse à doses infinitésimales, mais, en mai 1940, peu de jours avant la capitulation de la France, le 10 juin 1940, les Allemands ouvrirent leur premier gros dépôt d'or auprès de la Banque nationale suisse : 293 barres d'or se métamorphosèrent en quelques minutes en francs suisses sonnants et trébuchants. Personne ne semble leur avoir demandé d'où venait cet or. Seul, le président et ministre des Affaires étrangères suisse de l'époque, Marcel Pilet-Golaz, aurait émis quelques doutes devant des banquiers de son pays sur la rectitude de cette transaction et sur les demandes de crédit des Allemands.

Sans doute, les dirigeants de Berne pouvaient-ils invoquer la raison d'État. Mais, convaincus par les victoires de Hitler, ils semblent avoir maintes fois obéi aux Allemands par anticipation. Il y avait en Suisse des résistants et des passeurs. Mais également des sympathisants des nazis. Le IIIe Reich était, à son apogée, une pieuvre au pouvoir tentaculaire qui suçait le sang de l'Europe. La Suisse, comme les autres, bien que non occupée, était parasitée. L'historien suisse Werner Rings *, auteur d'une étude, *L'Or volé de l'Allemagne*, a écrit qu'en 1943, le président de la Deutsche

* Pour éviter les notes encombrantes, nous précisons nos sources dans le texte et dans la bibliographie en fin d'ouvrage.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Reichsbank, Walther Funk, avouait que l'Allemagne n'aurait « pas tenu plus de deux mois » si la Suisse avait cessé de lui fournir des devises pour son or. L'or ne fut certes pas le seul mobile du déclenchement et de la poursuite de la guerre, mais ce fut un stimulant assez puissant pour pousser à l'invasion des pays voisins. Comme l'a écrit Machiavel, « pour avoir des soldats, il faut de l'or, mais avec des soldats, on peut prendre l'or où il se trouve ».

Avec les francs suisses, les nazis purent dès 1940 régler leurs fournisseurs de matières premières, par exemple l'Espagne qui les alimentait en wolfram. Werner Rings a calculé que la valeur de l'or transféré par les nazis dans la Confédération avait totalisé de 1 640, selon la Banque nationale, à 1716 millions de francs suisses, selon les douanes. Rings a décrit la chambre forte dans laquelle on « opérait » avec cet or, une pièce carrée de 120 m^2 au centre et le long des murs de laquelle se dressaient des armoires d'acier aux portes grillagées. Coulé en barres de douze kilos, l'or était empilé dans ces compartiments. Chaque lingot portait l'estampille de la banque centrale qui l'avait fondu et qui garantissait son poids et sa pureté. Sur la porte de chaque armoire, un carton indiquait le nombre de barres et la banque centrale d'origine. Une fois par semaine, trois responsables de la Banque nationale suisse descendaient pour procéder à un recensement du stock. Le bâtiment était gardé par une unité spéciale de l'armée suisse.

Pour régler les créanciers de l'Allemagne, on transférait l'or tout simplement d'une armoire à l'autre. On ouvrit 110 fois la grille allemande pour placer dans les armoires 24 460 barres d'or et 225 fois pour les en sortir. Cette chambre forte de Berne recélait l'or volé dans les banques centrales des pays occupés. Il y avait d'autres stocks confidentiels à Zurich et à Lucerne ainsi que dans le réduit alpin.

L'or des nazis fut après la guerre l'un des secrets les mieux gardés, d'un côté par les Suisses qui craignaient pour leur réputation, de l'autre par les Américains et leurs alliés qui

Retrouver ce titre sur Numilog.com

redoutaient une secousse susceptible d'ébranler la cohésion de l'Occident.

Poursuivant ses études en Suisse, l'économiste et romancier Paul Erdman était tombé par hasard en 1958 sur des documents d'archives américains ayant trait aux négociations germano-suisses sur l'or pendant la guerre. Il avait inséré certains de ces documents dans sa thèse de doctorat à l'université de Lausanne. Lorsque le Conseil fédéral suisse s'en aperçut, relate Erdman, il tenta d'empêcher la publication de son travail. Le professeur Edgar Salin, directeur du département d'économie et, à l'époque, également recteur de l'université, qualifia cette attitude d'ingérence dans la liberté universitaire et menaça de porter l'affaire à la connaissance du public. Le gouvernement suisse s'inclina et la thèse fut publiée en 1959.

Au cours de l'hiver 1978-1979, un autre étudiant suisse de l'université de Berne, Peter Utz, tomba à nouveau sur une masse de documents illustrant ces transactions, égarés dans les Archives fédérales suisses. Sa découverte fut présentée au Séminaire d'histoire de l'université de Berne animé par l'historien suisse Walter Hofer, célèbre combattant des droits de l'homme. Ce dossier lui aussi retomba dans l'oubli. À ce moment-là, la classe politique européenne et américaine avait les yeux rivés sur les euromissiles SS-20 soviétiques tandis que la gauche pacifiste cherchait par tous les moyens à empêcher les États-Unis de déployer leurs missiles Pershing sur notre continent.

Dans les années quatre-vingt, les banques suisses essuyèrent les tirs d'une campagne de presse déclenchée par le livre de l'archiviste suisse Robert Urs Vogler, *Les tractations de l'or de la Banque nationale suisse avec la Deutsche Reichsbank de 1939 à 1945*. Il affirmait que « la Banque nationale avait acheté de l'or » à la banque centrale du Reich nazi « pour des milliards » et qu'on pouvait « soupçonner, pendant la guerre déjà, que cet or allemand provenait en partie des territoires occupés par l'Allemagne et

Retrouver ce titre sur Numilog.com

avait été confisqué par la Reichsbank au mépris total du droit des gens ». Il était encore loin du compte et fut pourtant poussé à démissionner à force de harcèlements.

En 1983 avait paru aussi *La Nouvelle Histoire de la Suisse et des Suisses* dans laquelle le professeur Hans Ulrich Jost écrivait qu'entre 1939 et 1945, son pays avait été intégré *de facto* à l'espace économique allemand et qu'il avait mis ses industries au service de Berlin. Selon Jost, la plupart des pays neutres, Suède et Portugal notamment, refusaient l'or allemand. Il fallait donc que le métal jaune germanique fût blanchi par la Suisse. Cette commutation de l'or en devises et matériaux s'était effectuée, affirmait Jost, « sous le contrôle de la Banque nationale et avec l'autorisation du Conseil fédéral ».

Puis vint Jean Ziegler. Ce professeur de sociologie à l'université de Genève et député suisse, un homme au physique solide et rugueux de paysan de l'Oberland, à l'accent allemanique rocailleux, est un rebelle-né. Il a passé sa vie à braver l'ordre établi et la morale calviniste, comme il l'affirme. En février 1998, dans une émission de TV 5 Europe intitulée *Le Bonheur d'être suisse*, Ziegler s'est autopsychanalysé, racontant comment il se révolta à quatorze ans contre son père, un juge qui, d'après lui, assumait difficilement la double conscience imposée par sa profession. Mais la morale protestante inculquée par sa mère qui se résumait à la devise « Fais ton travail », lui a collé à la peau toute sa vie, admet-il, lui permettant de surmonter par l'effort quotidien les avatars d'une existence en porte-à-faux avec sa culture helvétique. Tiers-mondiste passionné et communiste exclu en raison de son esprit frondeur, Ziegler qui a bourlingué de par le monde, en particulier en Afrique du Sud où il a combattu l'*apartheid*, racontait dans cette émission comment il avait, tout jeune, contacté Che Guevara lors d'une visite à Genève de l'idole des étudiants gauchistes. Le révolutionnaire latino-américain l'emmena avec lui sur la terrasse d'un grand hôtel de la métropole helvétique, lui montra au petit jour les

Retrouver ce titre sur Numilog.com

lumières de la ville, les enseignes des grandes banques et sociétés capitalistes, et le dissuada de le suivre, lui disant : « Regarde, tu es d'ici, ton combat est ici. »

Rien d'étonnant à ce que cet éternel adolescent surdoué soit devenu l'un des plus virulents adversaires du monde bancaire suisse, poursuivi devant les tribunaux par le milieu qu'il attaque. S'y ajoutent sa prédilection pour la démesure et son talent de polémiste qui s'exprime par exemple dans l'un des titres de ses livres *La Suisse lave plus blanc*. Cinquante ans après, Ziegler poursuit sa lutte contre le surmoi dominant de son père, le juge calviniste, sa morale censée juger l'homme foncièrement mauvais et rachetable seulement par le travail, l'ascèse et l'épargne. Toujours est-il qu'il a allumé un incendie que les banques n'ont pu éteindre, d'autant que l'offensive systématique du Congrès juif mondial d'Edgar Bronfman à New York, appuyé par le pugnace sénateur new-yorkais d'Amato, est venu lui prêter main-forte.

« De 1939 à 1945 ont été déposés dans le bunker de l'or bernois des lingots, des monnaies, des palettes pour une valeur de plus de 1,7 milliard de francs suisses. À cela vient s'ajouter une quantité inconnue d'or volé qui a été vendue ou déposée par les SS ou leurs agents directement sur des comptes auprès de sociétés fiduciaires, banques privées, etc. », écrit Ziegler dans son livre *La Suisse, l'or et les morts*. De telles quantités de métal précieux ne pouvaient être venues dans des mallettes, mais devaient avoir été acheminées en Suisse par convois entiers de camions. Devant ces attaques, les banques suisses, à la longue, ne pouvaient rester bras croisés.

La Suisse savait-elle à l'époque quelle était l'origine criminelle de l'or et de l'argent déposés dans ses coffres et sur ses comptes en banque ? Ou avait-elle été obligée de fermer les yeux ? Et peut-on, aujourd'hui, se replacer dans la situation de l'époque ?

Les pays neutres avaient dû, pour survivre, conclure un

Retrouver ce titre sur Numilog.com

pacte avec le diable. Le diable était à l'époque allemand et pour dîner avec le diable, il faut une longue cuillère. La menace pesant sur la Suisse, et à un moindre degré sur la Suède, une fois l'Europe occupée par la Wehrmacht, était devenue incontrôlable. La Suisse était cernée par les puissances de l'Axe. La Suède était également coincée. Au printemps 1940, les chasseurs alpins du général Dietl avaient repoussé les Alliés à Narvik. Le Danemark et la Norvège étaient passés sous la coupe des Allemands et les Finlandais collaboraient avec eux.

En 1940, Hitler avait reçu un rapport de la Wehrmacht sur des documents trouvés à La Charité-sur-Loire selon lesquels la France et la Suisse se promettaient assistance pour contre-attaquer l'Allemagne. Le *Führer*, qui n'appréciait guère les Suisses, en conçut une colère noire. Il envisageait des représailles. Le secrétaire d'État aux Affaires étrangères Ernst von Weizsäcker et l'amiral Canaris, chef de l'Abwehr, en informèrent les services secrets suisses, les avertissant de conséquences graves si leur pays continuait à provoquer leur Führer.

Mais rien n'était plus convaincant que le Blitzkrieg d'Hitler. Le 5 juillet 1940, le premier accord de crédit avec le III[e] Reich était signé, portant sur 150 millions de francs suisses. En février 1941, la ligne de crédit passait à 315 millions de francs suisses, quatre mois plus tard à 850 millions et en 1943 à plus d'un milliard. Selon Werner Rings, l'appât du gain dicta aussi ces concessions aux conquérants de l'époque.

La Suisse préparait néanmoins sa défense dans le réduit alpin, conformément aux plans de son héros de l'époque, le général en chef Henri Guisan. En contrepartie de ces crédits elle put acheter à l'Allemagne du fer, de l'essence et du charbon. Par ailleurs, les Allemands autorisèrent la Confédération à importer en transitant par la France et l'Italie des produits alimentaires d'Europe et de régions extra-européennes.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

D'après le ministère britannique des Affaires étrangères, les nazis avaient déposé dans des pays neutres l'équivalent de 550 millions de dollars américains en or volés aux particuliers juifs et aux banques centrales des pays occupés. La valeur actuelle de ce pactole serait de quelque 7 milliards de dollars (soit 10,5 milliards de deutsche Marks ou 36,05 milliards de francs français). Selon Elan Steinberg, directeur du Congrès juif mondial, 10 % de cette richesse provenaient des prisonniers des camps.

Or il n'y avait à l'époque en Europe que deux pays réellement neutres, la Suisse et la Suède. La Suisse occupait une position financière et géopolitique plus intéressante que la Suède. Elle fut la plaque tournante et le plus gros acheteur d'or du Reich nazi : minimum 1,7 milliard de francs suisses, pas uniquement de l'« or Melmer », prélevé dans les camps.

Lors d'un colloque de témoins et d'historiens consacré à « La Suisse pendant la Seconde Guerre mondiale », organisé à Paris par le Centre de documentation juive contemporaine début décembre 1997, l'historien suisse Philippe Marguerat défendait son pays, affirmant que l'achat d'or nazi par la Banque nationale de Berne « avait été l'un des meilleurs atouts dont disposait la Suisse pour dissuader le Reich de l'envahir ». Selon ce professeur de l'université de Neuchâtel, on peut simplement reprocher aux autorités helvétiques de n'avoir « pas exploité l'immunité acquise pour accueillir des réfugiés ».

L'historien parlait d'or : le 10 août 1938, le chargé d'affaires suisse à Berlin était allé se plaindre à Ernst Woermann, chef de la division politique des Affaires étrangères du Reich, de l'afflux de réfugiés juifs dans la Confédération depuis que Hitler avait annexé l'Autriche. Les autorités suisses étaient réfractaires à une « judéisation » de leur pays, a noté Woermann. Le chef de la police au ministère de la Justice de Berne, Heinrich Rothmund, déclara que « la Suisse avait aussi peu besoin des juifs que l'Allemagne ». Le 27 septembre 1938, Rothmund alla négocier trois jours à Berlin, au siège de la Gestapo situé Prinz-

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Albrecht-Strasse, avec le *Standartenführer* SS Werner Best, conseiller juridique d'Heydrich, et obtint de lui que les passeports de tous les juifs soient marqués à l'avenir « en haut à gauche à la première page d'un J rouge de trois centimètres ». Ce qui faciliterait leur identification et leur éviction dès la frontière… Cependant, la Confédération restait ouverte à l'or et à l'argent volés aux juifs.

« La Suisse ne pouvait guère faire autrement que d'acheter l'or du III^e^ Reich, disait le professeur Marguerat, mais ce qui a manqué, c'est la pratique par les autorités suisses de la vertu d'humanité et de charité. » Sans doute n'avait-il pas tort. Prise entre le *Grossdeutschland* d'Adolf Hitler et l'Italie de Benito Mussolini, la Suisse aurait pu au minimum être transformée en protectorat. Aussi eut-elle recours pour surnager à sa seule arme secrète, sa matière première : l'argent bancaire, un secteur dans lequel elle possédait un remarquable savoir-faire.

Mais l'intervention du professeur suscita des mouvements divers dans l'assistance. Des experts en métaux précieux estimaient que le III^e^ Reich s'était procuré 90 % de ses devises en Suisse. Que la Banque nationale suisse possédait encore dans ses trésors pour 12 milliards de francs suisses d'or nazi. Des hommes politiques britanniques supputaient que de l'or volé atteignant un montant de 24 milliards de francs français dormait encore entre le lac de Genève et le lac de Constance.

Un autre historien, Thomas Maissen, professeur à Potsdam, définit ainsi les motifs de la Suisse : « Un motif monétaire et un motif psychologique. » Grâce à l'or qui affluait chez elle, la Suisse pouvait limiter la masse monétaire en francs en circulation et ainsi juguler l'inflation. Quant au motif psychologique, cette génération de banquiers avait été éduquée dans le culte des effets bénéfiques de l'étalon-or. Ils étaient prisonniers de leur idéologie monétaire.

Comme l'a écrit le magazine économique allemand *Wirtschaftswoche*, « sans la plaque tournante de l'or que fut

Retrouver ce titre sur Numilog.com

la Suisse, la guerre en Europe se serait terminée plus rapidement, faute d'argent ».

Mais selon Marguerat, on ne peut accuser la Suisse d'avoir, par son attitude, contribué au prolongement de la guerre, car « parallèlement la Banque nationale suisse et la Confédération ont vendu aux Alliés des francs contre de l'or pour un montant à peu près équivalent ». Si l'Allemagne nazie tirait profit de son commerce avec la Suisse, ajoute-t-il, les Alliés avaient également profité de l'industrie suisse et s'étaient servis du pays resté indépendant et neutre comme d'un « poste d'observation unique » sur ce qui se passait en Europe occupée. Seulement, la Suisse n'intensifia ses transactions avec les alliés qu'à partir du moment où la fortune cessa de sourire aux Allemands sur les champs de bataille.

Dans la *Frankfurter Allgemeine Zeitung* du 23 mai 1997, un expert allemand de Coblence, Wilhelm Heinz, a écrit : « On semble avoir oublié que la Suisse pendant la guerre était totalement cernée par les Allemands. Hitler avait proféré la menace de ramener dans le giron de la mère patrie allemande toutes les régions germanophones d'Europe. Cette épée de Damoclès était suspendue au-dessus de la tête des Suisses. Aucune puissance au monde, pas même l'Amérique qui déverse aujourd'hui sur la Suisse des tonnes d'accusations, n'aurait pu l'empêcher. Son isolement total obligea la Suisse, ne fût-ce que pour subvenir d'urgence à ses besoins alimentaires, à s'arranger avec les nazis. »

Le professeur Marguerat admettait, cependant, que la Suisse avait l'obligation « morale, sinon juridique », de restituer l'or illégalement saisi par les nazis dans les banques centrales néerlandaise ou belge, et, « pour une petite part », auprès des juifs déportés, « ce qui n'a été que partiellement fait ».

Un autre historien suisse présent au débat, Marc Perrenoud, souligna la dépendance de la Suisse vis-à-vis de l'Allemagne avant et pendant la guerre, voyant un parallèle

Retrouver ce titre sur Numilog.com

entre la politique de la Suisse et celle de Vichy, dans la mesure où les autorités helvétiques ont pratiqué « une politique d'accommodation économique et financière pour ménager le puissant voisin et le dissuader d'envahir le pays ».

La Suisse fut-elle accommodante par nécessité, réceptacle passif ou passage obligé ? Ou bien fut-elle un complice actif ? Avec l'alibi de quelques juifs placés dans ses conseils de surveillance, de quelques célèbres professeurs juifs et intellectuels allemands antinazis de renom dans ses universités, acheteur d'or, fournisseur de crédits et intermédiaire dans l'achat d'armements, n'avait-elle pas acquis sa non-occupation par une collaboration financière et économique dynamique avec le régime hitlérien ?

À la télévision allemande, en juillet 1997, après la diffusion d'un film de la BBC intitulé *Nazigold und Judengeld*, le président du Congrès juif mondial, Edgar Bronfman, et son secrétaire général, Israël Singer, prononçaient un réquisitoire très sévère contre la Suisse, insistant notamment sur le trafic d'armes : « Dans les hôtels de Berne, des nazis rencontraient des banquiers suisses et achetaient des quantités énormes d'armes suisses. » Ce qu'un historien suisse, le professeur Rock, de Rheinfelden, spécialiste de cette question contestait : « Les importations militaires en provenance de Suisse n'ont représenté que 0,5 % de la production d'armement allemande. »

Le film ajoutait : « Après la guerre, jusque dans les années cinquante, des milliards que l'industrie allemande avait cachés en Suisse furent rapatriés pour financer le miracle économique. La nation vaincue et ses banquiers prospérèrent comme jamais on ne l'aurait imaginé. »

Ce ne fut donc pas le plan Marshall mais l'argent allemand de Suisse qui permit de relever l'économie allemande des ruines de la guerre ? Une thèse audacieuse, contestée sur la chaîne 3 Sat, par l'ancien secrétaire d'État américain Paul Jolles qui attesta que tous les comptes allemands en Suisse avaient été gelés de février 1945 à 1952.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Mais les ventes d'armes ? Dans les années trente déjà, la Suisse en livrait au Reich. Au cours de l'été 1940, le négociateur allemand Johannes Hemmen vint à Berne avec une liste de commandes. Selon le journaliste du *Spiegel* Peter F. Koch, auteur d'un livre très documenté mais polémique et désordonné sur les dépôts secrets en Suisse, 80 % de l'industrie des instruments de précision, 75 % de l'industrie horlogère, 70 % de l'industrie électrique et 60 % des fabriques d'armes suisses produisaient pour le Reich. Le tout financé à partir de crédits consentis par la Confédération au Reich.

Londres avait eu vent de ces prêts et adressa en juillet 1941 une note comminatoire à Berne. Le ministre suisse Hans Sulzer se rendit à Londres. Après un an de négociations, il céda et admit que la Suisse n'accorderait plus de telles avances. Seulement, les crédits officieux dépassaient déjà largement les crédits officiels, comme on en a retrouvé mention dans une note de la Reichsbank. Quant aux transferts d'or allemand vers la Suisse, ils ne cessèrent de croître. Ils passaient à 590 millions de francs suisses durant l'année de la défaite de Stalingrad et ne tombèrent à 16,8 millions que pendant les quatre premiers mois de 1945 faute de moyens de transport.

Le nom du convoyeur a été donné par une note de la caisse centrale de la Reichsbank de mars 1944. Il s'agissait du conseiller ministériel Dr Fritz Maede, représentant du ministère des Finances du Reich à Sigmaringen. Pourquoi un fonctionnaire aussi important se serait-il installé dans une ville excentrée sans importance ? Parce qu'elle était à deux pas de la frontière suisse. Il allait régulièrement à Berne surveiller les stocks d'or allemand et leur métamorphose en francs.

Une seule fois seulement, son chef, Emil Puhl, directeur adjoint de la Reichsbank, accomplit le travail sans lui : en janvier 1945. Emil Puhl apporta de l'or, garantissant à la Suisse qu'il provenait de stocks d'avant-guerre, sept tonnes en tout. Mais il s'agissait encore de dents en or fondues.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Convoyé par Puhl, le dernier stock passa la frontière germano-suisse trois semaines avant le suicide de Hitler.

Cette équipée n'est guère à l'honneur des Suisses. Depuis le 8 mars 1945, ils s'étaient engagés par un accord avec les États-Unis, la France et la Grande-Bretagne, à ne plus acheter d'or nazi et à identifier et localiser le butin allemand.

Au début d'avril 1945, alors que le Reich était partiellement occupé et sur le point de capituler, les Allemands devaient encore pour 17 millions de francs suisses qu'ils avaient promis de régler en or à la Confédération helvétique. Le 13 avril 1945, la Banque nationale suisse envoya un camion de son armée et un de ses directeurs à la frontière allemande, à Kreuzlingen, pour aller quérir le dernier chargement d'or du Reich.

Elle avait appris que quatre tonnes de monnaie et deux tonnes de lingots avaient été transportées à la filiale de la Deutsche Reichsbank de Constance, à quelques kilomètres de la frontière, pour les mettre à l'abri des Russes.

Mais le camion helvétique se vit interdire l'accès au territoire allemand. Les banquiers suisses graissèrent la patte d'ambulanciers américains. Et c'est ainsi que le dernier or nazi pénétra en Suisse dans un véhicule marqué de la croix rouge. À un moment où l'on savait, pour l'avoir vu, que les nazis avaient dépouillé de leur or jusqu'aux morts des camps de concentration.

Ce 13 avril 1945, trois semaines avant la capitulation du Reich, la Banque nationale suisse tira un trait sur le contrat Allemagne. L'Europe était jonchée de ruines, 55 millions d'êtres humains avaient perdu la vie, des ouvrages industriels et artistiques avaient été détruits en masse, mais la guerre n'avait presque rien coûté aux Suisses.

Le seul dommage de guerre important qu'ils aient subi avait été un bombardement par erreur de la ville frontalière de Schaffhausen par l'US Air Force. Les Américains leur remboursèrent les dégâts pour 52 millions de francs suisses après que les comptables helvétiques les eurent menacés de leur infliger une amende de 5 % d'intérêts pour retard de paie-

Retrouver ce titre sur Numilog.com

ment. La Suisse avait pu doubler ses réserves de devises durant la guerre, les faisant passer à 4,9 milliards de ses francs. En mars 1945, 30 millions de francs suisses de placements allemands faisaient face à une dette de 50 millions. À la fin des hostilités, le Reich nazi avait donc une ardoise de 20 milliards de francs suisses envers la Confédération helvétique.

Jusqu'aux toutes dernières années, on s'était intéressé surtout aux armes et aux armées du IIIe Reich, oubliant l'autre élément de son pouvoir, l'or maudit volé aux vaincus et aux victimes et l'argent noir de la tyrannie obtenu contre cet or. Cette dimension sordide avait été plus ou moins occultée. Pourtant, au cours de l'été 1942 déjà, un ancien rédacteur de la *Frankfurter Zeitung* remarquait, dans un article publié par la *Neue Zürcher Zeitung*, que « les puissances de l'Axe avaient consolidé leur approvisionnement d'or par leurs victoires ». Le gouvernement de Londres a admis qu'il avait été informé pendant la guerre des transactions sur l'or.

Après l'invasion de la Tchécoslovaquie, l'écrasement de la Pologne et des États baltes, après l'occupation du Benelux, de la France, du Danemark et de la Norvège, les banques nationales de ces pays furent livrées au pillage. Mais leurs réserves d'or, que Berlin avait largement surestimées, furent rapidement épuisées. Il fallait trouver de nouvelles sources de capital. Des bijoux, des diamants, de l'or dentaire et même des textiles appartenant à des juifs déportés furent transformés en argent comptant.

Alertés, à ce qu'il semble par l'Union soviétique qui le tenait de son réseau d'espionnage surnommé par l'Abwehr allemande « l'Orchestre rouge », les Britanniques mirent la Suisse en garde dès 1942. L'Orchestre rouge avait été démantelé en Allemagne, mais l'un de ses responsables, Rado, s'était réfugié en Suisse avec plusieurs de ses collaborateurs. Ils y actionnaient trois émetteurs qui informaient Moscou par messages codés jusqu'à ce que le contre-espionnage suisse fût parvenu à les débusquer et à décrypter

Retrouver ce titre sur Numilog.com

leurs dépêches. Rado avait réussi à recruter un collaborateur de la Banque de Bâle, un Polonais immigré, chargé des manipulations de l'or. Cet homme fut ensuite discrètement éliminé. Rado parvint à échapper à l'arrestation en 1943 et à se cacher dans la communauté communiste locale de Genève. Il s'enfuit en France en 1944 à bord d'un train transportant du lait.

À partir de décembre 1943, les Britanniques durcirent le ton. Treize États en guerre avec l'Allemagne adressaient au gouvernement de Berne une « Déclaration contre les actes de dépossession » qui spécifiait que les tractations avec de l'or volé seraient considérées comme nulles et non avenues et déboucheraient sur des restitutions sans dédommagements. Sous la pression des Américains, la Suisse accepta de réduire ses fournitures d'armes, de munitions et d'appareils d'optique et de précision aux Allemands. Le 22 février 1944, Washington envoya à Berne une *Gold Declaration* l'avertissant qu'on lui demanderait des comptes sur ses achats d'or. On en avait informé auparavant un haut fonctionnaire de sa Banque nationale.

Mais ce n'est qu'après que la Bulgarie et la Roumanie se furent détournées de Hitler, après la reconquête de l'Italie par les Alliés et la libération de Paris, alors que les troupes américaines étaient à Aix-la-Chapelle, que les banquiers helvètes changèrent de politique. Pour montrer leur bonne volonté aux Alliés, le 16 février 1945, ils gelèrent tous les avoirs allemands à des fins de recensement, y compris les comptes privés illégaux, s'engagèrent à voter une loi sur la restitution de l'or volé et décidèrent de ne plus accepter d'or des nazis. Et le 8 mars 1945, ils s'engageaient donc à renoncer à toute transaction avec l'Allemagne.

Normalement, il aurait fallu apurer les comptes après la capitulation de la Wehrmacht, mais, à partir de 1947, le pot aux roses parut si encombrant qu'on préféra le reléguer sur une étagère inaccessible aux enfants. En fin de compte, les décisions prises en 1945 ne furent appliquées que cin-

Retrouver ce titre sur Numilog.com

quante ans plus tard. Comme si une amnésie généralisée avait occulté entre-temps le problème. Il y eut simplement un arrêt fédéral de 1962 qui contraignait les banques, avocats, gestionnaires de patrimoine de déclarer tous les biens, monnaie, or, titres, contenu de coffres-forts « dont il y avait lieu d'admettre qu'ils appartenaient à des victimes du nazisme ».

Qui saura jamais combien de dépôts en sommeil attendent dans les banques suisses le prince charmant qui viendra les éveiller ? On a trouvé récemment un compte de Lénine, avec dessus l'équivalent de 150 francs. Depuis des temps immémoriaux, les gens apportent leur argent en Suisse. Il y aurait encore sur des comptes suisses de l'argent de nobles guillotinés sous la Révolution française. Après la guerre de 1870, des Français allèrent déposer leurs économies dans la Confédération, mais des Allemands firent de même. C'est la Suisse qui s'était chargée après cette défaite française de régler le paiement des réparations françaises à l'empire de Guillaume II.

Les milieux juifs se sont souvent tournés vers les banques suisses. Dans tous les pays d'Europe, sauf en Suisse, ils avaient été persécutés ou chassés à un moment donné au cours des siècles. Aussi avaient-ils confiance en ce pays qui faisait fonction de refuge pour les désespérés. Sécurité et discrétion, telle était la réputation de la Suisse. En 1934, le secret bancaire y obtint force de loi. Six mois de prison et 50 000 francs d'amende punissaient sa violation. La vocation de coffre-fort de la planète qu'avait la Suisse attira évidemment dans les années trente tous les persécutés.

En relançant en 1995 le débat sur l'or volé par les dirigeants nazis à leurs victimes et sur les comptes en banque oubliés de ces dernières, le Congrès juif mondial de New York et son président Edgar Bronfman ouvrirent alors la boîte de Pandore, considérant que l'extermination massive des juifs avait été une sorte de hold-up et qu'en faisant cir-

Retrouver ce titre sur Numilog.com

culer ou en plaçant leur or et leur argent en Europe et même beaucoup plus loin, les nazis avaient corrompu une partie de l'élite allemande et étrangère.

Si bien corrompu qu'après la guerre, on oublia non seulement cet or des coupables, mais encore les comptes en banque des victimes. Comment se pratique l'anesthésie des consciences ? Jusqu'en 1943, les nazis étaient victorieux, puis ils campèrent deux années encore sur leurs conquêtes, faisant régner l'arbitraire dans les pays occupés et installant la peur autour de ceux qui restaient neutres. Il est commode en pareille situation de feindre d'ignorer les méfaits et leurs auteurs et de s'en tenir au *business as usual* avant le tarissement des sources. Toute cette richesse aurait pu tomber en de mauvaises mains. N'était-elle pas en sûreté dans les temples où, depuis toujours, on la vénère ? L'argent n'a pas d'odeur, mais l'or en a encore moins.

L'homme est faible, hélas, face aux grandes tentations. Concernant les comptes des victimes et des malfaiteurs tombés en déshérence, pourquoi et à qui les dévoiler du moment que personne ne les réclamait ? Quel financier se livrerait à des excès de zèle alors qu'il risque des sorties et non des entrées de numéraires ?

Mais leur saine gestion de l'argent d'autrui finit par se retourner contre les banquiers suisses. Ils furent promus boucs émissaires des turpitudes du III[e] Reich, convaincus de s'être jetés avec rapacité sur l'or sanglant des nazis. Ils avaient caché l'existence des comptes des victimes et des bourreaux, non pas par souci de confidentialité, mais en espérant pouvoir garder pour eux l'argent.

Dieu sait pourquoi, le climat global changea en 1995. Alors que les pays occidentaux avaient rechigné jusqu'alors à poursuivre les criminels nazis et à rechercher les trésors perdus par leur faute ou à leur profit, on comprit cinq à six ans après la chute du mur de Berlin qu'une nouvelle ère commençait. Tout à coup, on était pressé, talonné par le

Retrouver ce titre sur Numilog.com

changement de millénaire. Il fallait que ce problème des restitutions soit réglé rapidement : « Nous ne pouvons pas entrer dans le prochain siècle sans avoir résolu les problèmes de celui-ci », déclarait en décembre 1997 le secrétaire d'État américain au Commerce Stuart Eizenstat, historien et expert bancaire.

Après un demi-siècle de silence, il n'est pas aisé de retrouver les biens volés et les voleurs, de l'Europe à l'Argentine, en passant par la Syrie et les pays neutres d'Europe sans oublier les vainqueurs de 1945. Le trésor des nazis s'était éparpillé sur la planète, s'il n'était pas recyclé en investissements par des sociétés qui avaient bénéficié des largesses du régime hitlérien. En fin de compte, les décisions prises en 1943-1944 ne furent appliquées que cinquante ans plus tard. Dès 1947, les Alliés occidentaux avaient dû se réconcilier avec leurs ennemis allemands d'hier et cesser de les ennuyer avec des programmes de dénazification. Puis une amnésie généralisée occulta le problème.

Comme l'exprimait Eizenstat, dans son rapport lu en 1996 lors d'une audition de l'Assemblée fédérale suisse : « La guerre froide qui commençait, la nécessité urgente de refouler l'Union soviétique, et l'obligation de soutenir une Allemagne occidentale démocratique, alliée à l'Ouest, donna la priorité à de nouvelles considérations sécuritaires. Cet impératif atténua la volonté des États-Unis d'exercer des pressions sur les pays neutres dans le cadre de la question non résolue des restitutions. »

Il fallait accomplir un bond en arrière et revenir à l'immédiat après-guerre. Selon le procès-verbal de restitution établi par les Américains au début des années cinquante, la liste des stocks d'or volés encore à leur disposition se subdivisait en 91 chapitres.

En 1996, le président Clinton déclassifia, sous la pression du sénateur de New York Alfonso d'Amato, expert bancaire du Parlement, les dossiers des crimes de guerre

Retrouver ce titre sur Numilog.com

(*War Crimes Disclosure Act*), 14 millions de documents au total. Selon l'un d'eux, publié à l'automne 1996 par le *Nouvel Observateur*, 337 tonnes d'or nazi retrouvées après la guerre, dont un stock d'une valeur de quelque 70 millions de dollars trouvé dans les coffres de la Reichsbank, auraient été partagées entre neuf pays, dont la France, la Tchécoslovaquie, l'Italie, la Yougoslavie, la Pologne, l'Albanie et la Grèce. Notre pays aurait reçu de l'or belge et luxembourgeois mais l'aurait rendu à ses anciens propriétaires.

Il y avait aussi un rapport de l'armée américaine intitulé « Le butin des SS ». Ce document, qui a servi aux organisations juives et des sénateurs américains pour chercher à calculer en 1997 dans quelles proportions la Suisse avait reçu de l'or volé par les nazis, avait estimé dans l'immédiat après-guerre à 36 millions de Reichsmarks, soit environ 240 millions de deutsche Marks actuels (809 millions de francs) le total des liquidités, métaux précieux et bijoux volés par les SS de 1942 à la fin de la guerre. Ce calcul avait été facilité par la méticulosité de la Reichsbank qui avait porté sur ses registres l'origine de son or, celui qu'elle gardait, celui qui quittait l'Allemagne, ainsi que la destination des bijoux volés qu'elle revendait. La comptabilité des spoliateurs était tombée, nous l'avons vu, entre les mains des Américains.

Les Américains ristournèrent dans l'après-guerre l'essentiel de ce trésor trouvé à Merkers et autres lieux aux banques centrales des gouvernements spoliés, avec l'aide du comptable des métaux à la Reichsbank, Albert Thoms. Les organisations juives n'en avaient reçu qu'une petite partie, « une trop petite partie », confirmait Stuart Eizenstat, chargé des recherches. De plus, des « amis » en avaient reçu plus que de droit.

En pleine guerre froide, il s'était agi pour les présidents Truman et Eisenhower de consolider les réserves des banques centrales des pays alliés. Une décision sans doute injuste mais plus commode que de vérifier une à une les demandes d'indemnisation. Elle était également dictée par

Retrouver ce titre sur Numilog.com

la raison d'État et le souci d'assurer la cohésion du bloc des pays libres face au bloc soviétique. Et elle eut une certaine efficacité politique.

Des sources allemandes récentes affirment que des pays comme la Tchécoslovaquie ou l'Albanie, qui cherchaient leur or disparu, n'obtinrent rien et que Tirana est encore en quête de son or. Il serait entreposé dans les coffres de la Banque d'Angleterre, retenu grâce à des astuces juridiques. Pourtant, tout semble indiquer que l'Albanie et la Yougoslavie se virent ristourner de l'or par les Américains. Raison pour laquelle, s'éloignant de Moscou, Tirana se lança dans un bien étrange maoïsme et Belgrade prit la tête des non-alignés.

L'opportunité politique avait donc prévalu. Ainsi l'or volé à la banque centrale italienne par les nazis fut-il remis à la banque centrale d'Autriche à un moment où Washington pouvait craindre que ce pays ne passe dans la sphère d'influence soviétique.

Nous sommes donc en présence d'un faisceau de problèmes. Il faut, pour y voir clair, les classifier et distinguer plusieurs dossiers distincts : celui des transferts d'or de la banque centrale du Reich vers les banques suisses ; celui, subsidiaire, des ventes d'or nazi en direction d'autres pays que la Suisse ; celui des comptes ouverts dans la Confédération helvétique à des juifs assassinés ensuite par les nazis ; et enfin, le dossier des comptes ouverts en Suisse par des nazis eux-mêmes à titre privé.

Côté restitutions, les problèmes sont symétriques. L'or d'abord, dû aux banques centrales des pays anciennement occupés par la Wehrmacht, et l'or prélevé sur les victimes des camps. À quoi s'ajoute la myriade de biens meubles et immeubles réquisitionnés par les nazis et leurs complices au détriment des juifs et d'adversaires du nazisme. Ainsi que les comptes et polices d'assurances « oubliés » en Suisse, mais aussi en Allemagne et dans d'autres pays. Et enfin, les réparations matérielles et morales dues à tous

Retrouver ce titre sur Numilog.com

ceux qui ont souffert, qui furent astreints aux travaux forcés, à l'enfermement ou qui ont perdu des êtres chers.

Leur douleur vaut bien de l'or. Mais il ne sera pas possible d'indemniser tout le monde ni de réparer le mal qui a été fait. La dimension de celui-ci échappe aux normes humaines.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE. Merkers ou la descente en enfer
Commémorations 9
1. L'or 13
2. La mort 38
3. La mémoire 52

DEUXIÈME PARTIE. À qui a profité le crime ?
La colère d'Edgar Bronfman 63
1. La Suisse s'en tire à bon compte 65
2. Étrangler l'économie allemande ? 83
3. Des indemnisations colossales 99

TROISIÈME PARTIE. La bande à Hitler
Une villa sur le Wannsee 111
1. L'ogre lâche ses loups-garous 115
2. Le Reichsführer SS et ses amis dévoués 128
3. Société anonyme « SS et Cie. » 138
4. Main-basse sur les biens des juifs 146

QUATRIÈME PARTIE. Sélection et recyclage
Les déficits en or de l'Allemagne 163
1. L'inventeur candide de l'asphyxie moderne 167
2. L'organisateur du carnage propre 190
3. Les mines d'or d'Auschwitz-Birkenau 205

CINQUIÈME PARTIE. Triangle des Bermudes
La nouvelle Europe monétaire 217
1. L'Axe Reichsbank-BRI 223
2. Un homme seul nommé Hersch Fischler 233
3. L'odyssée de l'or belgo-luxembourgeois 252
4. Circuits ibériques et circuits nordiques 257

SIXIÈME PARTIE. L'apocalypse crapuleuse
Berlin, Kolonnadenstrasse 267
1. Le secrétaire de Méphisto 275
2. L'opération Terre de Feu 285
3. L'Argentin, le Brésilien et l'ami des Arabes 298

SEPTIÈME PARTIE. Ils ont sauvé l'honneur
Un phénomène allemand ? 317
1. Les Justes 319
2. Les Allemands ont-ils su ? 328
3. L'étranger a-t-il su ? 336
4. Éternels accusés, les Allemands 341

CONCLUSION 345

BIBLIOGRAPHIE 351

INDEX 357

BnF FHS